

**QUESTIONNEMENT ÉPISTEMOLOGIQUE, DÉBAT
HISTORIOGRAPHIQUE ET PRATIQUE HISTORIENNE :
CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR UN DEMI-SIÈCLE DE
PRODUCTION DE L'HISTOIRE DU CAMEROUN**

Taguem Fah Gilbert L.

Département d'Histoire
Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines
Université de Ngaoundéré/Cameroun
Email: tafagila@yahoo.fr

Résumé

Sur la base d'une posture épistémologique, cette réflexion analyse sommairement les acquis, les tendances et les défis de l'historiographie du Cameroun pendant les cinquante années qui ont suivi le transfert de souveraineté politique. Elle s'intéresse à la dynamique historiographique en identifiant ses points d'ancrage, ses défaillances et ses acquis. L'analyse est bâtie autour de l'idée selon laquelle fondamentalement, l'historiographie du Cameroun postindépendance est, structurellement et organiquement consubstantielle au processus de construction de l'État. Elle appréhende dans ses traits majeurs, la dynamique et les logiques internes qui ont gouverné cette historiographie. Les formes endogènes de production sont dégagées, ce qui, à travers une approche résolument évaluative, permet d'apprécier l'état de l'art, d'identifier les caractéristiques et de se livrer à une sorte de prospective pouvant permettre une mutation tendancielle.

Mots clés : historiographie, Cameroun, postindépendance

***Abstract:** This epistemologically oriented paper examines the post-independent Cameroon historiography by shedding light on both its findings and challenges during the pass fifty years. By questioning the dynamic of Cameroon historiography through non-exhaustive relevant topics carried out so far, the study contends that knowledge production in the field of history has, from its inception been both structurally and organically shaped and fuel by state building. In this respect, the paper reductively focuses on domestic factors and local rationales that have impacted the essence and driven the trend of Cameroon historiography.*

***Keywords :** historiography, Cameroon, post-independence*

Introduction

Cette réflexion porte sur l'historiographie ici considérée dans son double sens de production historique et de processus/mécanisme de production de l'histoire du Cameroun. Elle analyse sommairement les acquis, les tendances et les défis de l'historiographie du Cameroun pendant les cinquante années qui ont suivi le transfert de souveraineté politique. Elle s'intéresse à la dynamique historiographique en identifiant ses points d'ancrage, ses défaillances et ses acquis. L'analyse est bâtie autour de l'idée selon laquelle fondamentalement, l'historiographie du Cameroun postindépendance est, structurellement et organiquement consubstantielle au processus de construction de l'État. Elle appréhende dans ses traits majeurs, la dynamique et les logiques internes qui ont gouverné cette historiographie. Il est résolument question, assez modestement, d'en dégager les formes endogènes de production afin, non seulement d'en évaluer l'état actuel mais aussi d'en identifier les caractéristiques et les tendances envisageables pour le futur. La démarche est résolument évaluative.

Pour des raisons pratiques, la réflexion s'intéresse exclusivement à la production endogène du savoir historique sur le Cameroun. En effet, la production du savoir sur l'histoire du Cameroun est abondante et riche à l'extérieur du triangle national. Elle se caractérise d'une part par sa diversité et d'autre part par la pluralité de ses angles d'approche (thématique, théorique ou méthodologique). Sa contribution est inestimable et indispensable à l'élaboration du tableau global de la production historique sur le Cameroun. C'est précisément hors du Cameroun que l'on apprécie toute la densité de notre historiographie. Chercheurs camerounais et camerounophiles résidant hors du pays ont abondamment travaillé, dans divers cadres, sur l'histoire du Cameroun. Les prestigieuses bibliothèques de réputation mondiale telle que la bibliothèque *africana* de la *Northwestern university* abondent de données publiées et inédites sur le Cameroun. De même, c'est curieusement aussi dans ces mêmes centres de documentation que sont entreposés des documents quasi introuvables au Cameroun. Les pays tels que la France, la Norvège, l'Allemagne et la Suisse (pour ne citer que les plus connus) disposent d'importants et intéressants documents sur l'histoire du Cameroun. Par ailleurs, certaines institutions universitaires de renom à l'instar de l'*University of Wisconsin-Madison*, USA par exemple se distinguent par la constitution des groupes de chercheurs dynamiques et engagés dans une production historiographique sur le Cameroun. Il faut ajouter à ceci des initiatives individuelles qui tendent à devenir des traditions dans d'autres institutions universitaires (*Wesleyan*

University). Ayant collaboré avec certaines de ces institutions, j'ai pu mesurer le degré de dynamisme qui les caractérise. Malgré ce dynamisme de la production extérieure sur le Cameroun, il demeure somme toute fastidieux de prétendre en faire un inventaire systématique et critique. Elle apparaît non seulement éclatée, mais aussi variée que ses auteurs.

D'un point de vue global, la production endogène du savoir historique sur le Cameroun apparaît, de toute évidence, moins bien connue que celle de l'étranger. La présente analyse a, entre autre pour ambition, d'attirer l'attention sur le fait qu'il existe bel et bien une historiographie locale dynamique et qui s'enrichie, chaque jour davantage, de travaux nouveaux et quelques fois intéressants. Malgré l'hypermédiatisation des malheurs de l'Afrique et singulièrement ceux du Cameroun -malheurs qui donnent le sentiment d'une vacuité du savoir et d'une absence de chercheurs - il faut reconnaître que, malgré leur orientation souvent polémique, bien des choses ont été faites et continuent de se faire. Le contexte, les contraintes et autres pesanteurs sont multiples certes mais ils n'ont, pour l'instant, pas complètement annihilé la détermination de certains chercheurs, non seulement à faire œuvre utile mais à apporter leur modeste contribution à la connaissance de notre passé.

L'évolution à la fois quantitative et qualitative de la production historienne au Cameroun pendant les cinquante dernières années fait qu'il est prétentieux de vouloir en dresser un bilan exhaustif. Le Cameroun est un pays jeune et son historiographie est certes encore relativement maigre (comparativement aux pays qui ont une longue et riche tradition historiographique), mais elle a un volume à la fois d'une relative densité et d'une étonnante diversité. Par ailleurs, l'itinéraire singulier de ce pays d'Afrique centrale, qui a eu comme point d'ancrage la montée d'un mouvement nationaliste radicale pendant les années de lutte pour l'indépendance et qui, très récemment avec le début des mutations politiques des années 1990, s'est distingué par une trajectoire particulière a conféré, sans doute plus qu'ailleurs, à l'historien (et par ricochet à l'historiographie) une responsabilité spécifique. Au Cameroun, l'histoire a littéralement quitté le centre des querelles pédagogiques et épistémologiques pour s'inscrire dans la cité (au sens grecque de polis) comme un acteur privilégié. L'histoire des communautés qui peuplent le Cameroun a été et demeure un enjeu majeur des luttes politiques, un élément central des stratégies de conquête et/ou de conservation du pouvoir. Le rapport au passé, la représentation qu'on en fait, autant que les formes d'exploitation qui en dérivent, constituent incontestablement des formes locales d'énonciation du politique. Enfin, les multiples

défis lancés aux historiens africains en générale et camerounais en particulier, par les crises actuelles (politique, économique, financière, éthiques, sociales, etc.) suscitent des interrogations plurielles. Ces crises apparaissent comme des occasions idoines pour initier une réflexion sur l'historiographie du Cameroun, son évolution récente et ses perspectives d'avenir.

Dans cette logique, la réflexion s'articule autour de trois points. Il est question de présenter les fondements de l'historiographie du Cameroun, de dégager ensuite ses caractéristiques, avant de procéder à l'analyse des tendances nouvelles qui la structurent et la mettent en mouvement.

1. Aux sources de l'historiographie du Cameroun « indépendant »

Il n'est absolument pas question de prôner un déterminisme historiographique qui agirait comme une fatalité. Il est simplement question de postuler que l'historiographie camerounaise postindépendance est fille de l'historiographie coloniale. De toute évidence, le demi-siècle de production endogène de notre histoire n'est saisissable que grâce à l'intelligence du processus colonial.

C'est sur la base de considérations d'ordre théorique que doivent être appréhendés les facteurs de l'historiographie du Cameroun pendant un demi-siècle. En plus, les écritures francophones de l'histoire du Cameroun s'inspirent, dans une certaine mesure, des pratiques gaullistes.

Sur le plan théorique, la colonisation a procédé à l'implantation d'une tradition historiographique de corruption et de vénalité. Elle a réussi à dominer notre armature psychique au point, non seulement de nous convaincre de notre dépendance (émotionnelle, culturelle, matérielle, spirituelle, organique et structurelle) à l'égard de l'Occident alors présenté comme centre du monde, mais aussi de créer en nous la honte vis-à-vis de notre passé. Dans sa brutalité et son penchant racialisé, le colonisateur a fini par nous convaincre que la seule référence qui vaille était sa culture, ses paradigmes conceptuels mais aussi sa technologie institutionnelle et son architecture administrative. Il a formaté notre disque dur cérébral. Il a effectué un travail de lessivage mémoriel qui nous a fait oublier, de façon dramatique, notre conscience historique. Il a assidûment pénétré notre univers mental, notre mode de vie quotidien, à tel point que nous sommes entrés en porte à faux avec nous-mêmes. Amateurs d'histoire, administrateurs coloniaux, officiers d'armée et autres spécialistes de l'historiette ont, pour ce qui est de la fondation historiographique, opéré une œuvre fondée sur l'esprit de

condescendance. Par émerveillement, par découverte ou par volonté délibérée de falsification fondée sur leur idéologie raciste, ils ont présenté nos faits historiques sous un mode caricaturalement dénaturé. Nos acquis culturels ont été présentés comme des faits divers relevant du fétichisme, de l'idolâtrie, de l'animisme et même de l'anthropophagie. Leurs travaux ont subtilement remis en cause notre qualité de sujet historique. Ils nous ont confinés à la sphère de sous-hommes, incapables d'inventer alors que notre histoire est riche de créativité. Ils nous ont persuadés d'avoir honte de nous-mêmes et de rejeter tout ce qui fait la force de notre patrimoine historique ainsi que de notre identité.

A cette entreprise de démantèlement de notre « armature psychique » (Mbembé, 2010), s'est associée une manipulation des sources de notre historiographie. Après avoir nié à la tradition orale sa nature de source pouvant servir à la production de notre histoire, ils ont procédé à la fabrication des archives qui cachaient mal leur détermination à faire de nous de véritables objets d'études et non de sujets de notre histoire. Certes, les sources écrites de l'histoire du Cameroun sont nombreuses mais il faut une certaine distanciation et appréciation critique pour les exploiter de façon judicieuse. Si ces archives sont dans l'ensemble ouvertes au public, il faut reconnaître que celles de Vincennes où sont entreposés de nombreux détails sur le mouvement nationaliste restent de nos jours encore d'accès limité. Postdam, Hambourg, Bale, Stavanger, Aix en Provence disposent de sources d'archives intéressantes. La photothèque de la documentation française de Paris quant à elle, regorge un volume impressionnant de prises de vue qui, bien exploitées, peuvent permettre de saisir des aspects non encore élucidés de notre patrimoine historique. Elles peuvent rendre intelligible l'univers mental des colons ayant séjourné au Cameroun. Leur analyse systématique dévoile leurs émotions, trahit leur psychologie. Elles permettent de saisir les rapports de perception, préalables à la compréhension de l'intersubjectivité en situation coloniale. On peut y déceler à quel point le colonisateur était avide d'exotisme.

Au niveau de la pratique historiographique, les historiens camerounais de la première génération sont des héritiers du système éducatif colonial. Ils ont eu de nombreuses difficultés à se frayer un chemin. L'exemple du Révérend Père Engelbert Mveng, premier historien camerounais, est révélateur de cette stratégie d'exclusion des natifs du processus de rédaction de leur histoire. En effet, le manuscrit de sa future histoire du Cameroun, première synthèse du genre, avait été rejeté par plusieurs maisons d'édition française. Celles-ci s'étaient, en outre ostensiblement étonnées d'être approchées par un nègre qui

se passait pour historien et qui avait eu l'outrecuidance de s'aventurer sur un terrain qui était tacitement réservé aux Blancs. L'ouvrage finalement publié (fort heureusement !) chez présence africaine est devenu, un bréviaire pour l'histoire du Cameroun (principalement pour sa partie francophone). Autrement dit, la pratique historique était le domaine réservé des Blancs. Elle a, dans cette logique, donné lieu, à une pernicieuse transformation de nos réalités et faits historiques. Pendant que certains faits à l'origine anodins ont été présentés comme d'extraordinaires succès, d'autres faits majeurs sont passés dans le registre de l'oubli volontaire. Dans cette perspective, des résistants ont été taxés de délinquants, des nationalistes se sont vus attribués le qualificatif de chef de gang, de terroristes. Dans un élan de nécrophilie, le colonisateur a profané leur mémoire ainsi que leur corps physique. Il s'est assuré qu'ils ne pouvaient pas féconder avec la terre de leurs ancêtres pour sécréter d'autres formes de nationalisme radicale. Il s'est construit, sous la colonisation, une « tradition d'ensauvagement » (Mbembé, 2010). Absence de sépulture, assassinat physique et mémoriel, déportation, exil et bannissement ont caractérisé les rapports du colonisateur avec les héros nationalistes du Cameroun. Entre temps, nombre d'anonymes et de complices ont été inscrits au panthéon de notre mémoire collective par un discours historiographique public à caractère engagé. La détermination du mouvement nationaliste camerounais a poussé cette sinistre tendance à son extrême. En réglant le compte à ceux qui s'opposaient à l'entreprise d'exploitation coloniale, le colonisateur a fait du tort à notre historiographie.

Par ailleurs, la pratique historiographique coloniale s'est déclinée sous le prisme d'un ordre de discours résolument idéologique teinté de fantasmes de la pensée 'blanche' faite de stéréotypes et autres préjugés à caractère raciste. Dans une posture condescendante inspirée du mythe de la supériorité de la race Blanche et de la mission civilisatrice, le discours colonial a consacré sa propre déchéance scientifique. En jouant cette sorte de partition raciale, le colonisateur a inscrit les pratiques sociales discriminatoires au registre des rapports sociaux quotidiens. Il a patiemment construit et mis à contribution une élite aristocratique chargée de poursuivre sont entreprise. Pour ce faire, il a instauré des éléments de perception et d'action qui, dans le long terme, ont déterminé, non seulement les pratiques politiques au sens large qui sont mimées de façon quasi évangélique par leurs héritiers mais aussi les pratiques historiographiques postindépendances.

Ceci a donné lieu à un système éducatif inapproprié et inadapté qui continue d'opérer sur l'historiographie un véritable

travail de sape. Pourtant, la richesse de notre triple héritage colonial allemand, français et anglais aurait dû être un remarquable atout. Dans la réalité, le mode de production de l'histoire est inséparable du système d'enseignement de l'histoire. Le système d'enseignement ainsi que la valeur accordée à l'histoire comme discipline, influencent les pratiques historiographiques en cours au Cameroun. D'une part l'enseignement de l'histoire à quelque niveau que ce soit est le reflet du *background* de formation des historiens et d'autre part il fonde la qualité de la formation de ceux qui sont appelés à prendre la relève. Autrement dit, en dénigrant l'histoire qu'elle a reléguée au rang de sous-discipline, le colonisateur et ses héritiers ont contribué à dévaloriser le métier d'historien et à déterminer la perception très souvent méprisante de l'histoire. Il devient, dès lors aisé de saisir les caractéristiques majeures de l'historiographie du Cameroun.

2. Lignes d'ancrage de l'historiographie du Cameroun

L'historiographie du Cameroun n'a d'identité véritable que son caractère disparate. Il est difficile de parler d'une école historiographique camerounaise aux caractéristiques bien définies et aux contours clairement circonscrits. Bien que ce caractère disparate ne soit en réalité pas nécessairement mauvais puisque les historiens camerounais ne se sentent nullement enfermés dans une espèce de camisole de force, il donne tout de même lieu à une espèce de puzzle qui l'empêche de s'inscrire dans une dynamique à bonne visibilité. Dans l'ensemble, on constate au Cameroun une historiographie prisonnière des contraintes matérielles, et largement dépendante du cadre institutionnel. Par ailleurs, à des problématiques limitées se greffent des questions de découpages chronologiques et de décolonisation lexicale. À ceci s'ajoutent des formes de nombrilisme et une forte tendance à la provincialisation.

2.1. Contraintes matérielles et hypothèque du cadre institutionnel

Parler des contraintes purement matérielles dans le sens marxiste selon lequel l'infrastructure conditionne la superstructure serait simpliste. Il faut aller au-delà de ces considérations pour poser, de façon globale, la problématique des déterminants historiographiques. L'environnement économique est certes important mais, seul, il ne saurait gouverner les pratiques historiographiques en cours depuis un demi-siècle. Autrement dit, non seulement la production historique s'inscrit dans une armature philosophie et culturelle, mais ses valeurs significatives s'inscrivent dans une dynamique autant qu'elles intègrent des formes de

créativité. Dans cette logique, l'autopsie des pratiques historiographiques montre un enchevêtrement entre conscience historique, environnement sociopolitique, contraintes matérielles, stratégies d'instrumentalisation et formes d'invention. Ceci débouche sur une interrogation centrale : qu'est ce qui conditionne la pratique historiographique en cours au Cameroun depuis un demi-siècle ? Cette interrogation décline le caractère complexe des déterminants des écritures historiographiques en cours. Comment l'historien peut-il, dans cet enchevêtrement de pesanteurs, définir ce que Paul Ricœur appelle la 'juste mémoire' ? Enfin comment ces écritures bouleversent-elles ou influencent-elles, d'une part, la dynamique sociale, et d'autre part, les rapports État-société ? Est-ce plutôt l'inverse ?

Pour l'essentiel, la production historique est sinon essentiellement, du moins globalement effectuée à l'intérieur du cadre institutionnel créé par l'État. Il s'agit, à l'origine de l'unique université d'État du Cameroun créée à Yaoundé en 1962 et depuis 1993 des autres institutions universitaires telles que Douala, Ngaoundéré, Dschang, Buea, Maroua et Bamenda. Il s'agit en plus, du défunt Institut des Sciences Humaines qui a servi de cadre idéal de production de l'histoire du Cameroun. Les producteurs de l'histoire au Cameroun (amateurs ou spécialistes) ont, de façon quasi générale été à un moment ou à un autre affiliés aux institutions créées par l'État et dont la survie dépend exclusivement des fonds publics. L'État camerounais postcolonial s'est aussi arrogé le droit de définition et d'instauration des programmes scolaires de même que des thématiques qui pouvaient ou non être autorisées. Ce cadre institutionnel quasi limitatif, à caractère policier et préventif a substantiellement déterminé l'orientation thématique de l'historiographie du Cameroun en lui imposant des non dits, des tabous ou simplement des aspects dont la dangerosité politique tenait à l'écart nombre d'historiens ou d'étudiants camerounais.

Pendant longtemps par exemple, il était risqué voir suicidaire d'aborder la question du nationalisme camerounais. Le commandement (Mbembé, 2000) y voyait un terrain de délégitimation de son action autant qu'une atteinte au rôle qu'il souhaitait s'attribuer, principalement dans le processus de transfert de souveraineté politique mais de façon générale, dans l'ensemble du nationalisme camerounais pour lequel ceux à qui la « ruse de l'histoire » a conféré la gestion de l'État postcolonial n'avaient aucunement contribué. Dans un élan d'hystérie qui cachait mal sa paranoïa, l'administration postcoloniale avait nerveusement confisqué toutes initiatives de production de l'histoire. Elle avait satellisé les balbutiements en cours. La jeune historiographie du

Cameroun en gestation s'en trouvait éventrée. Incontestablement, le politique jouait un rôle déterminant tant dans l'orientation de la production historique, que dans la mise à disposition des sources. L'histoire était comme prise en otage par des gouvernants visiblement conscients de leur manque de patriotisme. Les dérives idiosyncrasiques d'un groupe d'entrepreneurs politiques à la fois illégitimes et sans conscience nationaliste ne sont pas étrangères à ce processus de falsification de notre rapport à notre passé. Ayant décelé et anticipé la capacité de nuisance que pourrait engendrer une histoire objective, l'administration avait vu en l'histoire un véritable péril qu'il importait de conjurer à travers des formes diverses de surveillance, de contrôle et d'institutionnalisation.

C'est ainsi que les véritables acteurs de notre indépendance ont été bannis du discours public. Il était interdit de prononcer leur nom. Entre temps, l'action de l'administration camerounaise a consisté à ériger, à la gloire d'obscurs personnages, des monuments qui continuent d'être substitués à de véritables lieux de mémoire.

Au total, le mécanisme de production de notre histoire autant que les acquis de notre historiographie ne sont pas dissociables de ce contexte patrimonialiste (Médard, 1977) et phallocratique (Mbembé, 2010) où les formes de discours sur notre passé étaient consubstantiels à la conception du rôle de l'histoire telle qu'appréhendée par les bénéficiaires (légataire !) de la technologie administrative coloniale. On note, à ce niveau, une instrumentalisation de l'histoire à des fins de positionnement. Véritable enjeu de mémoire, l'histoire devenait une ressource politique indispensable.

2.2. Une thématique certes diversifiée mais encore limitative

Paradoxalement à cette historiographie éminemment politique s'est bâtie, dans le même contexte, une historiographie portant sur des aspects de notre passé qui n'avaient prétendument aucune prise directe sur le politique. La question des migrations anciennes, du peuplement et de la mise en place des populations tombe dans cette catégorie. C'est dans le cadre de l'Institut des Sciences Humaines que nombre de ces questions ont été suffisamment articulées. Elles se sont déclinées sous formes d'articles de revues scientifiques, de chroniques historiques, d'ouvrages et même des mémoires et thèses. Dans cette perspective, si certaines questions politiques ont fait l'objet de censure, des aspects relevant de la culture, de la vie sociale des peuples ont bénéficié d'une production relativement abondante.

En outre, la tendance à la monographie a été suffisamment articulée. Si dans cette logique, plusieurs communautés ont fait l'objet de monographie historique, il faut reconnaître que persiste une

inégale répartition des travaux de ce genre. Ensuite, les historiens ont privilégié pour certaines régions, des thématiques qui renforçaient la rhétorique politique officielle. C'est le cas de l'histoire du Nord-Cameroun qui, pendant les trois premières décennies qui ont suivi les indépendances, a fait la part belle au facteur peul (Bah, 1993 et Taguem Fah, 2001). De façon quasi systématique, l'hégémonie peule (Njeuma, 1978) était considérée comme le facteur le plus déterminant de l'histoire des peuples du Cameroun septentrional. Certes, la conquête peule du début XIXe siècle fut un élément important qui a procédé à une redistribution des cartes à l'échelle régionale. Mais cette tendance dominante a été exagérée du fait de son articulation quasi mimétique dans l'essentiel des travaux. Elle a donné lieu à un impérialisme peul unanimement accepté et allégrement véhiculé par nombre de chercheurs. Pourtant le facteur peul n'est en réalité que l'arbre qui cache la forêt des diversités ethnoculturelles qui caractérisent le Nord-Cameroun. Heureusement cette tendance a commencé à être corrigée depuis le début de la décennie 1990, période au cours de laquelle le corset autoritaire de l'État a été suffisamment secoué par une vague de revendications à caractère libertaire. Les groupes non peuls ont, dans un élan de reconquête de leur personnalité historique, commencé à écrire et à faire reconnaître leur histoire.

L'historiographie du Cameroun s'est aussi exagérément focalisée sur la période coloniale (allemande, française et anglaise). Sur cette période, les travaux sont très nombreux mais la perspective demeure étonnement peu critique. La perspective reste centrée autour de la dialectique tradition-modernité, ce qui évidemment, prive plusieurs travaux de leur pertinence. Par ailleurs, l'histoire coloniale du Cameroun reste prisonnière de ses sources (elles mêmes coloniales), autant que les historiens camerounais du terroir sont restés en marge des grands débats historiographiques en cours sur l'histoire coloniale. Enfin, l'absence d'approche croisée (pour le cas d'espèce entre chercheurs camerounais et occidentaux) et de perspective comparative (pouvant donner lieu à l'identification des similitudes et des différences) constituent un handicap sérieux. Autrement dit, l'histoire coloniale du Cameroun a, en apparence été bien explorée mais la méthodologie reste problématique et l'approche demeure d'une légèreté déconcertante.

Cette phobie de la période coloniale contraste étrangement avec le peu d'intérêt que l'historiographie du Cameroun a accordé et accorde encore à la période des migrations anciennes et du peuplement. La négligence de l'archéologie (voire son caractère répulsif pour certains) ainsi que l'absence presque totale de la linguistique historique renforcent cette tendance à la marginalisation

des périodes les plus reculées de l'histoire de nos peuples. Bien que louables, les efforts des auteurs tels que Njeuma M.Z, Bah T.M., Nizésété B.D., Ghomsi E., Essomba J.M. et surtout E. Mohammadou n'ont pour l'instant pas pu rétablir l'équilibre. Le futur ne semble pas plus reluisant puisque les tentatives récentes de Nizésété ne sont ni encouragées ni soutenues.

Par contre des synthèses à caractère transrégional ont fait les choux gras de l'historiographie du Cameroun. De façon parallèle, des synthèses régionales sont de plus en plus nombreuses, bien qu'inégalement réparties puisque des régions entières comme l'Est Cameroun restent littéralement oubliées. La thématique de l'esclavage a gagné en consistance depuis une demi dizaine d'années.

Les questions de conflit et de paix ont bénéficié de l'attention de T.M. Bah. Elles se sont poursuivies grâce à Saibou Issa avec un accent particulier sur le phénomène de banditisme et des crimes organisés dans la partie septentrionale du Cameroun (Saibou, 2011). Le caractère régional de certains faits historiques a donné lieu à des ouvertures sur des pays voisins (Tchad, Nigeria, Niger et République centrafricaine). Il reste toutefois à renforcer cette régionalisation des perspectives d'approche en incluant les autres régions du Sahel, du Sahara et du Soudan. L'étude du phénomène Boko Haram par exemple impose cette approche du fait de son caractère régional. En réalité, les questions de violence et de sécurité sont des questions complexes qui, indiscutablement, dépassent le cadre étrié des proto-États africains. Elles doivent nécessairement être abordées de façon à transcender les frontières nationales. L'enracinement de certaines formes de violence et d'insécurité dans la longue durée constitue aussi un élément capital à prendre en compte, de même qu'il est simpliste de négliger le facteur environnemental qui les motive et/ou les aggrave. Il y a enfin les implications étrangères qui, sous diverses formes, modifient la pratique locale de la violence et de l'insécurité. Plus généralement, les questions de sécurité à l'échelon continental méritent, elles aussi une attention particulière. Les travaux de Taguem Fah (2007 et 2010) ont déjà inauguré cette perspective mais il faut les renforcer pour pouvoir saisir la dynamique qui se tisse autour des problèmes du terrorisme.

Il y a en outre lieu de remarquer que l'historiographie du Cameroun tarde à intégrer les rapports avec les pays émergents. Pourtant, la nouvelle configuration politique exige que les historiens regardent ailleurs (Chine, Brésil, Inde, Corée, etc.) qu'en Occident s'ils veulent décrypter la nouvelle géopolitique qui se dessine sous nos yeux. Autrement dit, les historiens camerounais doivent intégrer les éléments de géopolitique et de géostratégie dans leur approche, non

seulement pour s'inscrire dans l'ère du temps mais parce que la globalisation en cours s'accompagne du processus d'articulation de nouveaux rapports de forces.

Enfin, au stade actuel, les synthèses générales sur le Cameroun se réduisent aux travaux de Fanzo V.G., Kaptué L., Ngoh, V.J., Abwa D., Owona A. et E. Mveng. Il y a par contre nécessité de produire, sur l'ensemble du pays, une synthèse actualisée et digeste à l'intention des étudiants, touristes, etc. L'historiographie du Cameroun peine à satisfaire cette dernière demande et plusieurs autres aspects continuent de solliciter les chercheurs en vain.

2.3. Un provincialisme historiographique

Le constat est révélateur d'une historiographie qui évite soigneusement le cœur des débats d'actualité et qui se confine aux questions certes importantes mais subsidiaires. Notre historiographie reflète cette provincialisation dans la mesure où les historiens camerounais ont, pour la plupart, soigneusement abandonné la réflexion critique au profit des considérations aussi banales qu'alimentaires. On a l'impression que les historiens camerounais manquent d'audace. La pratique de l'historiographie diplômante justifie en partie cette tendance. Les questions centrales de l'historiographie et même les réflexions épistémologiques sont quasi inconnues de nombre d'historiens camerounais. Ils sont nombreux ceux qui, paresseusement (par ignorance mais aussi par volonté délibérée d'éviter tous réflexes critiques), continuent de s'engouffrer dans des terminologies aussi désuètes qu'inappropriées tels que chef, despote, précolonial, féodal, tribu, clan, ethnie, animisme, indigène, tradition et modernité, rupture et continuité, société anarchique, etc. Sans se poser des questions, ils continuent de ressasser des termes qui reproduisent le contexte colonial et perpétuent la mentalité de dépendance à une historiographie colonialiste à tendance hégélienne.

En effet, cinquante ans de production historique n'ont pas suffi à évacuer de la lexicologie historiographique des expressions dont l'usage montre à quel niveau notre environnement mental est resté gouverné par un héritage colonial qui, de nos jours, est de plus en plus contesté. Notre attachement fébrile et nombriliste au vocabulaire colonial n'est autre que le baromètre qui permet de jauger notre incompetence et notre incapacité à interroger nos acquis heuristiques autant que nos pré-requis épistémologiques. L'historiographie camerounaise après cinquante ans tarde à saisir le caractère impérialiste de certaines notions purement équivoques. Paradoxalement réfugiés dans notre ermitage - malgré le village planétaire - nous contribuons par notre tacite complicité à perpétuer

des notions qui, même en Occident qui les a vues naître sont tombées en désuétude. À quoi renvoie par exemple le terme « animisme » que l'on continue de retrouver dans nombres de travaux ? Sommes-nous encore au stade de la perpétuation des stéréotypes nés de la célèbre pensée anhistorique maladivement énoncée par Hegel? Pourquoi restons-nous accrochés à une mentalité fondamentalement « prélogique » ?

Que dire de la notion de « société anarchique » qui traduit indubitablement un manque d'appréciation critique de la part des premiers pseudo ethnologues (héritiers sans doute d'ethnographes dont on s'aperçoit de nos jours à quel point l'œuvre a été dévastatrice) qui ont cru comprendre les communautés humaines africaines alors que la texture sociale et l'architecture politique de ces dernières leur échappaient ? Sur la base de certains travaux de recherche effectués au Cameroun, y compris par certains chercheurs occidentaux de bonne foi, il est prouvé que certaines communauté qualifiées de *stateless* étaient bien organisées même si leur forme d'organisation politique était moins forte et donc difficilement perceptible.

2.4. Une absence de distanciation critique par rapport au problème de périodisation

Le problème de la périodisation constitue, incontestablement une autre question non moins pernicieuse de l'historiographie camerounaise (comme d'ailleurs de l'historiographie africaine tout court). Les historiens s'accordent, de façon quasi unanime, sur son caractère arbitraire certes mais beaucoup continuent, dans une attitude quasi religieuse, à en faire un marqueur essentiel du découpage de leurs travaux. Ne s'embarrassant d'aucune critique, ils s'enferment dans des lignes de fracture séquentielles qui, à l'évidence trahissent la crise de leur rapport avec le temps. Ignorants superbement que le temps est une construction culturelle et que comme tel, il est relatif et dynamique par nature, ils font des découpages de la périodisation conventionnelle, des lignes rouges qu'ils évitent de franchir. Si malgré son caractère proprement inadéquat du point de vue de notre histoire, l'on se résigne à reconnaître et à faire usage du découpage conventionnel (Antiquité, Moyen Age, Temps modernes et époque contemporaine) pour des raisons purement méthodologiques, il reste difficile à comprendre pourquoi l'essentiel des réflexions d'historiens camerounais s'arc-boutent à la colonisation comme une référence incontournable de notre dynamique historique. Si l'on peut tenter de circonscrire l'histoire coloniale du Cameroun (encore que les évolutions récentes remettent en cause ce qui jusqu'ici était considéré comme des

certitudes en cette période) en lui reconnaissant un contenu et une fourchette chronologique, il reste fastidieux de circonscrire et de définir la notion passe-partout d'histoire précoloniale du Cameroun. Ce n'est pas sans étonnement que l'on constate, non seulement que la recherche persiste à obéir à une arbitraire segmentation tissée autour de l'histoire coloniale, mais que l'expression simplificatrice « précoloniale » ne s'accompagne assez souvent d'aucune note clarificatrice. Un travail de conceptualisation ou de théorisation de la longue et riche durée historique qui va des origines au moment de la colonisation manque cruellement. Ceci interpelle les historiens camerounais et camerounophiles de bonne foi.

Autrement dit, à quoi renvoie, au stade actuel des évolutions historiographiques et épistémologiques la notion ambiguë de « précoloniale » ? Doit-on continuer de s'enfermer dans le piège qui opère une lecture de l'histoire africaine sous le prisme déformant de la parenthèse coloniale ? Pourquoi les historiens africains doivent-ils continuer à se faire tout petits au moment où s'aiguise et s'articule à travers le monde une conscience historique fonctionnelle ? Il apparaît tout de même curieux de réduire à une histoire « précoloniale » les migrations et peuplement qui relèvent de l'histoire millénaire des peuples du Cameroun. Il y a nécessité de repasser, au crible de la pensée critique, ces notions qui relèvent d'une lecture excentrée de notre passé. Par ailleurs, les approches cloisonnées ne peuvent être que des handicaps dans le processus de restitution de notre histoire. Il faut éviter les approches en termes de rupture-continuité et chercher à appréhender les phénomènes en termes d'enchevêtrements et sédimentations. Ceci suppose de comprendre l'histoire de la période coloniale à partir de la longue durée historique qui l'a précédée mais aussi, d'appréhender l'histoire de la période postindépendance en référence à l'histoire coloniale. La période coloniale puise dans l'héritage historico-culturel de nos sociétés anciennes tout comme elle instruit et sert de patrimoine à l'articulation de l'histoire postcoloniale. Il s'agit d'une nouvelle sensibilité historiographique à caractère esthétique qui jongle avec diverses formes d'imbrications en retrouvant le lointain dans le proche. Enfin, il faut évacuer l'idée selon laquelle la colonisation constitue l'alpha et l'oméga de notre conscience historique. Elle ne doit être appréhendée que comme un moment de notre dynamique historique. À la suite d'Eldridge Mohammadou (Bah T., 2007), il y a lieu de procéder à une tentative de périodisation qui soit plus proche de nos réalités historiques.

À ce problème de périodisation, se greffe un autre à caractère identitaire. Il s'agit du nombrilisme dont fait preuve la plupart des historiens camerounais.

2.5. Du nombrilisme historiographique

L'historiographie du Cameroun est, en effet, caractérisée entre autres par un nombrilisme qui s'apparente étrangement à un narcissisme épistémologique. Nombre d'intellectuels camerounais se sont, non seulement accrochés à l'arbitraire d'une conscience, mais ils se sont curieusement transformés en véritables 'scribes accroupis, mendiants de postes' (Mongo Béti) de responsabilités. Le nombrilisme historiographique se décline en termes de ligne de faille et zone de fracture. Ceci donne lieu à une historiographie cloisonnée. Le cloisonnement s'énonce sous des aspects disciplinaires, spatio-linguistique, thématico-religieux, etc.

Sur le plan disciplinaire, l'historiographie du Camerounaise reproduit les barrières disciplinaires entre branches des sciences sociales/humaines. Jusqu'à une époque relativement récente, certains historiens s'enfermaient dans un rigorisme disciplinaire qui limitait leur capacité et leur aptitude à explorer dans les autres disciplines des éléments nécessaires à une meilleure interprétation des faits historiques. Il était même risqué, dans le discours ambiant en faveur de la production historique, de se montrer ouvertement en faveur de l'intégration à l'analyse historique, des instruments d'autres sciences. Les préjugés ne se ressentaient pas seulement en termes d'analyse de contenu. Ils limitaient gravement diverses thématiques qui étaient perçues par certains comme ne relevant pas du champ d'étude de l'historien. La tendance rigoriste, gardienne de l'orthodoxie a fait son temps. Les dégâts qui peuvent lui être imputés sont nombreux mais il faut se réjouir de constater que les circonstances ont obligé ses partisans à un dépôt de bilan. Bien que quelques irréductibles persistent dans leur obstination à défendre ce qu'ils considèrent comme la pureté originelle de la discipline, ils vont se résoudre à l'évidence qu'ils ne tiendront plus longtemps, l'éclatement des barrières entre disciplines ayant pignon sur rue depuis que la pluridisciplinarité a été élevée au rang de pratique obligatoire.

Sur le plan spatio-linguistique, le tableau historiographique est révélateur de lignes de clivages entre régions du pays. Ceci obéit à ce que nous qualifions de cloisonnement spatial. Les choix des thématiques de recherche sont des instances d'énonciation des affiliations des historiens. Chacun prêche pour sa chapelle. Il y a une forte tendance à l'historiographie du terroir. À de rares exceptions près, chacun travaille sur sa région ou son village. Il valorise, vulgarise et dissémine l'histoire de sa communauté, des figures de l'histoire de son village, des hauts faits des souverains qui se sont succédés à la tête

de son groupe d'appartenance. On a le sentiment d'assister à un *marketing history* qui se décline sous un mode intégriste.

La création - dans le contexte trouble des années 1990 - d'universités périphériques a aggravé cette tendance en faveur d'un cloisonnement des écritures de l'histoire. L'historiographie emprunte les voies sinueuses des logiques ethno-régionales qui, depuis l'ouverture de la question démocratique, s'adosent sur l'ancienne politique de quota et d'équilibre régional qui pendant longtemps ont servi de leitmotiv aux gouvernements successifs de Yaoundé. Ceci fait de la cartographie historiographique une reproduction de la crise politique en cours. La répartition spatiale de la recherche reproduit étrangement les affiliations des chercheurs. En cherchant à valoriser la spécificité régionale - qui opère sur l'échiquier politique comme un véritable fond de commerce soutenu par des stratégies d'activation de la sous scolarisation - l'Université de Ngaoundéré a par exemple encouragé, soutenu et promu les travaux de recherche sur l'histoire des peuples du Nord-Cameroun. Sur une douzaine de thèses effectivement soutenue à ce jour au département d'histoire, une seule a pu traverser les frontières régionales. Cela n'a rien de bien surprenant dès lors qu'il est admis que la contribution au développement local est l'une des missions dévolues à l'université camerounaise.

Toutefois, il se pose la question de savoir si pour les besoins de cette contribution l'université doit perdre son caractère « universel » au profit de considérations nombrilistes débouchant très souvent sur le tribalisme et le rejet de l'autre qui semble avoir intégré même les mécanismes de recrutement dans les universités ? Cette conception de « l'université à la camerounaise » n'est-elle justement pas de nature à encourager les dérives identitaires telles que celles observées dans les universités anglo-saxonnes de Bamenda et de Buea, où certains anglophones ont exigé le départ des enseignants « d'origine » francophone dans le sillage de la crise survenue à partir de 2016 ? Ne constitue-t-elle pas le ferment de l'ostracisme scientifique dont sont victimes les régions dépourvues d'universités telles que le Sud et l'Est ? Si jusqu'à la création de l'Université de Maroua en 2008, l'historiographie du Nord-Cameroun avait bénéficié du caractère régional de l'Université de Ngaoundéré et de l'existence de l'ISH de Garoua, l'Université de Yaoundé devenue Yaoundé I n'a pas joué le même rôle en ce qui concerne l'Est et le Sud. D'où le caractère handicapant de la localisation de l'activité de recherche dans les limites géographiques ou régionales des universités auxquelles les historiens sont affiliés.

En termes relatifs et absolus, la proportion d'universitaires originaires de la partie septentrionale du pays ayant fait des recherches hors de cet aire géographique est quasiment nul comparé à ceux de la partie méridionale qui ont fait du Nord-Cameroun leur terrain scientifique de recherche. Cependant, bien qu'ils soient attirés par le lointain, pour certains et victimes des contingences académiques pour d'autres, ces chercheurs originaires de la partie méridionale du Cameroun ne manifestent pas spécialement un engouement en faveur d'un rapprochement scientifique intra-régional. Pourquoi un Bamiléké ne travaillerait-il pas sur l'histoire des Béti et vice versa ? En outre, pourquoi un groupe d'historiens camerounais ne monterait-il pas de projet de recherche mettant ensemble Béti-Bamiléké-Yambassa-Bakweri Bassa-Wimbum, etc. ? Il me semble qu'il y a là un des défis majeurs de l'historiographie du Cameroun : l'absence de perspective croisée et de démarche transversale.

Si cette tendance au nombrilisme est à déplorer, les tentatives de confiscation des champs de recherche qui l'accompagnent sont encore plus dangereuses dans la mesure où elles donnent le sentiment de l'émergence d'une historiographie de concessions. Dans cette logique, le clivage Nord-Sud - qui tire ses origines de la période coloniale française -, qui a été articulés en 1916 sous le concept de « délégation du Nord » et plus tard de « province du Nord » (1956) resurgit comme un déterminant principal des choix thématiques et de la couverture spatiale des travaux de recherche en sciences historiques. Les particularités régionales sont instrumentalisées à des fins politiques. Elles ont toujours constitué une espèce d'épouvantail que l'on secoue chaque fois que cela peut valablement et stratégiquement servir des intérêts politiques. Si ceci constitue, sur le plan régional une logique d'ensemble, il ne faut pas oublier les logiques particularistes à caractère ethnico-historique qui, elles aussi, travaillent l'historiographie sous régionale.

En réalité, les antagonismes de types anciens et autres formes de discriminations historiques gouvernent, depuis environ deux décennies, l'historiographie du Nord-Cameroun (Bayart, 1985 ; Taguém, 2001). Le parti unique semblait les avoir lessivés. Mais à la faveur des luttes pour le pluralisme politique, les verrous ont sauté et les ethnies longtemps marginalisées se redécouvrent une personnalité historique. De nombreux groupes, hier victimes de formes diverses d'exclusion, ont commencé à réactiver leur identité qu'ils brandissent comme des trophées de guerre. Ils affirment leur identité historique et opèrent une lecture rénovée de leurs rapports avec le conquérant peul. En réalité, au début du XIXe siècle et à la suite du jihad d'Ousman Dan

Fodio, les Peul avaient progressivement imposé leur hégémonie sur l'ensemble de la sous région. Ils avaient procédé à une véritable redistribution des cartes en leur faveur. Les replis identitaires des groupes victimes de cet 'impérialisme' peul (Njeuma M.Z.1996) doivent être appréhendés comme des formes de réaction à une inégalité historique. Ils justifient et sous-tendent l'approche révisionniste de l'historiographie en cours dans la région. On observe, de la part de chercheurs indépendants, d'historiens expérimentés ou simplement d'amateurs d'histoire un engouement sans cesse renouvelé et presque toujours enthousiaste en faveur de la revalorisation du patrimoine historiographique. Pour la plupart, les groupes hier rassemblés sous l'étiquette de *kirdi*, revendiquent avec acharnement leur *kirditude*. À travers le récit qu'ils font de leur histoire, ils montrent à quel point ils ont été victimes de la conquête peule - qui a fait d'eux des esclaves. Nombre de travaux qu'ils rédigent se présentent comme de véritables pamphlets qui dévoilent les stigmates, dénoncent les stéréotypes et célèbrent les hauts faits de leurs cultures. Dans un élan de règlement des comptes historiques, ces historiographes de l'intégrisme ethnique vont parfois jusqu'à prôner la haine. Ils se constituent en chantre de l'ethnisme qui rame à contre courant du discours politique (à caractère propagandiste) en faveur de l'unité nationale. Plus que jamais, l'histoire devient moins un enjeu qu'un fond de commerce qu'exploitent allégrement les entrepreneurs politiques. À cette historiographie de l'altérité introvertie se double une commodification de l'histoire.

Dans la même veine de capitalisation des ressources historiques et d'instrumentalisation des frustrations anciennes, des groupes cherchent à devenir visibles afin de mieux poser leurs revendications politiciennes (Tegomoh E.N., 2002). L'historiographie devient un médium de faire valoir et l'histoire se transforme en un *starting block* pour une ascension au firmament de la politique. Cette dynamique est sous tendue par une forte demande sociale. En effet, la société adresse de façon pressante une demande aux historiens. Elle souhaite être éclairée sur les mutations en cours ainsi que leurs significations. Fils de son temps et victime des contraintes de son époque, l'historien se laisse piéger par des forces extérieures qui le poussent à remanier sa profession de foi déontologique. Il bouscule les frontières épistémologiques de sa discipline et s'engage dans une écriture volontairement utilitariste de l'histoire. Il sait désormais, comme l'écrit André Bruguière que « l'objet de sa discipline n'est pas le passé lui-même, mais ce qui, dans les traces laissées par le passé, peut répondre aux questions que se posent les hommes de notre temps » (Bruguière A., 1986).

Globalement parlant, la balkanisation du champ spatio-ethnique de la production du savoir historique sur le Cameroun se décline dans la logique des tranchées. Cette historiographie de tranchées s'observe aussi sur le plan linguistique. Les anglophones s'accrochent pour la plupart, sur l'histoire des communautés des deux provinces (aujourd'hui régions) du Nord-Ouest et du Sud-Ouest. Leur cadre de référence ainsi que leur approche s'inspire essentiellement des pratiques historiographiques anglaises. Ceci remet au goût du jour, les formes de capitalisation des héritages coloniaux respectifs. Pour sa part, l'historiographie en langue française reproduit les grandes divisions qui travaillent les milieux africanistes français. Mais elle se provincialise en colportant sans critique, nombre d'erreurs notionnelles, lexicales voire méthodologiques. Elle refuse un démarquage idéologique qui pourrait lui conférer son indépendance. Elle reste sujette aux convulsions de son centre. L'absence de supports locaux de publications ainsi que de maison d'édition de bonne réputation aggrave cet assujettissement et renforce l'impérialisme épistémologique (Taguem : 2001). En plus, l'inexistence de financements publics locaux ainsi que le manque de visibilité en matière de politique de recherche scientifique en général renforcent la dépendance des historiens camerounais vis-à-vis d'une France elle-même en décrépitude et hantée par une conjoncture de crise qui menace sa crédibilité sur le plan international. Les maigres subsides du Codesria et de l'AUF, dernier avatar d'un colonialisme révolu, ne modifient en rien la posture misérabiliste de l'historiographie du Cameroun. Les États Unis, l'Allemagne, la Norvège ont systématiquement ravi la vedette à la France encore qualifiée de métropolitaine par les derniers nostalgiques du colonialisme. Le discours au ton provocateur et condescendant prononcé en 2007 par un Nicolas Sarkozy visiblement agité par le spectre d'une ignorance doublée du zèle de pédant atteste que malgré les illusions d'une avancée sur le chemin de l'historiographie, la mentalité colonial-racialiste demeure la boussole de bon nombre d'africanistes. Au-delà, la nouvelle politique d'immigration initiée par nombre de pays occidentaux interpelle les historiens africains en général et camerounais en particulier. La question de l'immigration repose la problématique de notre héritage colonial.

Toutefois, si l'on peut comprendre le poids de la colonisation dans certaines de ces lignes de failles historiographiques, il est pratiquement difficile de saisir les raisons qui expliquent la tendance en faveur d'un cloisonnement des écritures historiques sur les communautés religieuses du Cameroun. En effet, non seulement l'histoire religieuse est restée dans l'ensemble marginale (si l'on fait

abstraction des travaux de Messina, Ngongo pour le christianisme, de Hamadou, Bah, Taguem pour l'islam), mais son approche est restée prisonnière des lignes de fractures ci-dessus décrites. Certes quelques non-musulmans ont travaillé sur l'islam et les communautés musulmanes du Cameroun, mais aucun musulman ne s'est aventuré dans un travail scientifique sur le christianisme. Au moment où l'on renforce le dialogue des religions, un croisement des affiliations religieuses avec les thématiques de recherche apparaîtrait, incontestablement comme un atout majeur. Les formes d'ignorance et de préjugé qui alimentent de nos jours le terrorisme international découlent, entre autres, de cette inaptitude des chercheurs à se libérer de leur prison affinitaire. La cohabitation pacifique des deux religions révélées que sont l'Islam et le Christianisme offre pourtant des éléments de croisement intéressants, bien que l'insuffisance de travaux sur les religions traditionnelles africaines limite notre aptitude à saisir les imbrications et autres formes d'inculturation qui ont émergé depuis l'introduction des deux religions révélées monothéistes. Encore considérées par quelques-uns comme relevant de l'animisme, les religions du terroir sont restées de véritables branches mortes de notre historiographie. Certains points de divergence sont quelquefois le fait de générations qui ne s'accordent pas sur l'orientation de la dynamique.

2.6. Une historiographie largement dominée par une césure générationnelle

Le Cameroun a une historiographie caractérisée par une absence de suivi soutenue par la persistance de la rupture générationnelle. Ceci peut aisément s'appréhender sur le double plan épistémologique et méthodologique. Sur le plan épistémologique, la philosophie de l'histoire telle qu'elle est conçue et appréhendée par les générations moins jeune contraste de façon dramatique avec l'idée que se font les membres de la plus jeune génération. À une histoire classique, s'est substituée une histoire plus éclatée et moins « puritaine ». Nombre d'historiens camerounais de la génération actuelle sont sinon partisans du moins admirateurs de l'histoire du temps présent ou de l'histoire immédiate. Ils ont rénové leur conception de la discipline et se sont démarqués de la conception originelle de l'histoire comme discours sur le passé et distanciation par rapport au présent. La nouvelle pratique historique en cours est révélatrice d'un changement paradigmatique. Le contexte est, de plus en plus, un des déterminants de l'engagement des historiens s'ils ne sont tout simplement pas forcés d'obéir à la conjoncture qui leur impose des contraintes. Cet enfermement dans le temps court de la

conjoncture engendre, indiscutablement des lignes de faille et des points de fracture épistémologiques qui opposent ancienne et nouvelle générations d'historiens camerounais. Il va sans dire que cette mutation n'est pas observable qu'au Cameroun. Elle s'inscrit dans les formes en cours de renouvellement disciplinaire principalement au niveau épistémologique.

Ainsi, de façon concrète, on a l'impression qu'« il n'y a plus d'histoire que contemporaine » (Benedetto Croce, 1968) et que nombre d'historiens sont victimes d'« une tyrannie du temps présent » qui fait que notre intérêt pour le passé est irrésistiblement déterminé par des questions que nous pose le présent (Isaure Devauchelle et al, 2006). Cette mutation épistémologique va au-delà d'un type nouveau de rapport au passé pour intégrer des formes de reconstruction et de restructuration quasi permanente. Cette « obsession du présent » qui s'accompagne d'« une vague de commémorations » (Robert Gildea) est à l'œuvre non seulement au sein des historiens de profession mais aussi au sein des communautés. Les Bamiléké veulent commémorer la mémoire des victimes de la répression du nationalisme afin de conjurer le mauvais sort, préalable à une réconciliation avec la mémoire de leurs frères tombés, armes à la main, sous les tirs groupés de l'armée coloniale. Ils dénoncent un génocide dont-ils auraient été victimes du double fait de la répression aveuglement ciblée et surtout de l'épandage du napalm dans leur région par les agents du colonialisme français ainsi que leurs héritiers. Les Arabes Choa quant à eux ambitionnaient la célébration du centenaire de l'assassinat de Rabat qui est présenté comme le symbole de leur lutte contre le colonialisme. Les Gbaya organisent une semaine culturelle en hommage à Karnou, valeureux et digne fils qui a défié le colonisateur français. Ils font de ce personnage historique le mythe de leur volonté unificatrice de même que l'incarnation de leur personnalité historique. Autour du Belaka Saliou Saoumboum et Sa Majesté Nga II, respectivement « chef supérieur » de Ngan-Ha et de Mbankim, les communautés Mboum et Tikar ont redécouvert leur parenté historique qu'ils célèbrent dans une commémoration biannuelle grandiose. Par cet acte mémoriel, ils souhaitent conjurer les facteurs de ce qu'ils considèrent comme une exclusion politique caractérisée par l'absence des leurs aux postes de responsabilités politico-administratives. Ce jeu de la mémoire revisitée, à la fois par des communautés et des acteurs de la production de l'histoire, va au-delà des faits proprement dits pour intégrer la fiction. Le *Realgeschichte* (terme allemand désignant l'histoire factuelle), côtoie l'imagination fertile, ce qui associe à un défi épistémologique, une importante question méthodologique.

Sur le plan méthodologique, la pratique historique actuelle innove sur un double aspect : au niveau des sources et au niveau de l'approche. Pour ce qui est des sources, elles sont de plus en plus diversifiées. Les sources classiques (archives, témoignages oraux, archéologie, linguistique historique, art, la presse/journaux, etc.) sont de plus en plus associées à des sources nouvelles à tendance socio-anthropologique. Les repas, les symboles culturels, l'environnement, proverbes, pratiques vestimentaires, les instances ou lieux de commémoration, formes de créativité artistiques, les archives sonores, les images télévisées et satellitaires, etc. sont de plus en plus sollicités comme entrées pour l'analyse des faits historiques. À ceci s'ajoutent des sources électroniques, cinématographiques, etc. On observe donc une diversification et une pluralité des sources utiles à la fabrication du discours historique. Évidemment, ceci engendre à son tour une nouvelle approche qui n'a pas que des avantages. En vérité, l'approche historique actuelle est symptomatique non seulement des avancées de la discipline elle-même (l'histoire s'intéressant aux formes diverses de mutations mais n'échappe pas elle-même à ces mutations), mais aussi de la pluralité des sources ci-dessus évoquées. Le maniement du matériau pour servir à l'histoire varie selon les chercheurs. Certaines sources sont privilégiées, pendant que d'autres sont reléguées au second plan. Par ailleurs, l'altération de certaines sources classiques, surtout des archives mal entretenues et donc en voie de disparition mais aussi les disparitions des témoins/ ou leur volonté de commodification de leur témoignage, commandent la détermination de certains chercheurs à s'enfermer dans les sources nouvelles dont la dangerosité peut être aggravée par une mauvaise manipulation. Bien plus, la pluridisciplinarité rentrée dans le discours méthodologique des spécialistes des sciences sociales en général et des historiens en particulier se trouve être plus un slogan creux qu'une véritable approche bien affinée. Le discours en faveur de la pluridisciplinarité tarde à avoir un impact réel sur la pratique de l'histoire sur le terrain. Pourtant, l'efficacité de l'approche pluridisciplinaire est prouvée et est au fil du temps devenue une pratique obligatoire universellement acceptée. C'est du reste la seule démarche susceptible de démêler les méandres de la complexité de notre histoire. Le fait de solliciter d'autres disciplines des sciences sociales apparaît incontestablement comme le seul gage méthodologique capable de rendre intelligible l'enchevêtrement des faits historiques africains. Elle dément de façon irréfutable, la tendance de nombre d'historiens à s'accrocher à la dualité rupture-continuité. Dans les faits, la dialectique rupture-continuité ne me paraît plus indiquée pour appréhender, de façon intelligible, la réalité africaine.

À la place, le binôme enchevêtrement-sédimentation me semble plus approprié (Taguem, 2009) puisqu'il rend mieux compte de la complexité de la dynamique historique.

Par ailleurs, en diversifiant ses sources dans un contexte global de mutation épistémologique, la discipline historique a inévitablement complexifié sa perspective. Elle intègre de nos jours, contrairement à la tendance passéiste et nostalgique, une féconde tentative de théorisation qui permet de clarifier, avec des concepts bien choisis, des faits qui, autrement manqueraient de rationalité. Les concepts ont l'avantage de reproduire, dans un ensemble notionnel, des éléments qui peuvent permettre de capter la rationalité sous jacente afin d'en dégager une interprétation captivante. Cette entreprise d'articulation théorique et conceptuelle des réalités historiques est fort opportunément au cœur des travaux d'A. Mbembe, l'un des plus éminents spécialistes des sciences sociales de ces dernières décennies. Cette nouvelle tradition historiographique dont l'armature est déjà établie, n'a manifestement (on s'en doutait !) pas échappé, à ses débuts aux critiques de ceux qui l'assimilaient à une véritable « dérive épistémologique » (Tshikala K. Biaya, 1995). Elle s'est progressivement mieux articulée, elle a répondu à ses détracteurs au point de devenir, une démarche privilégiée dans nombre d'appareils d'analyse. Elle mérite, dans ce sens, d'être prise en compte par des historiographes et historiens camerounais. Toutefois, en plus des grands maîtres dont les concepts devraient prendre place dans certaines de nos pratiques d'écritures et d'interprétations, il importe, autant que faire se peut, d'identifier, de rechercher et de conceptualiser des notions du terroir. Ceci nous invite à une créativité basée sur notre imagination proprement africaine.

Il est compréhensible que certains rechignent, par principe mais aussi du fait de ses nombreux pièges méthodologiques, à accepter cette tendance en faveur de la théorisation. Ils trouvent, non seulement qu'elle ne relève pas du champ de l'historien, mais qu'elle porte un coup fatal à la spécificité du 'métier d'historien' (Marc Bloc). Mais il faut avoir le courage de constater que cette tendance est déjà en marche et qu'elle poursuit sa chevauchée irréversible au firmament des sciences historiques. À défaut de l'intégrer, il faut tout au moins en faire un sujet de débat. Si nous persistons dans notre posture de refus, qui nous plongerait dans une sorte de myopie intellectuelle, nous contribuerons à renforcer notre provincialisme épistémologique ainsi que notre marginalité méthodologique. L'époque des pères fondateurs de l'histoire est révolue et il faut avancer avec la discipline.

Dans la même perspective méthodologique, le renoncement à la pratique des hypothèses de recherche a, pendant longtemps été une

pratique courante au Cameroun. Le recours aux hypothèses de recherche était perçu comme une atteinte à la pureté disciplinaire. L'hypothèse était considérée comme relevant de la sociologie comme s'il existait une ligne de démarcation nette entre diverses branches des sciences sociales. Plus loin, c'était une forme d'hérésie qu'il fallait combattre pour éviter qu'elle ne se dissémine et gangrène la communauté des historiens « pur sang ». Heureusement au fil du temps, la pratique a pris place et constitue désormais, malgré quelques réticences, un élément important de notre approche méthodologique. Pour exemplifier cette nouvelle donne, E. Mohammadou a développé une délicate hypothèse Baare-Tchamba qui est un vaste programme de recherche. Si cette hypothèse venait à se confirmer, elle bousculerait substantiellement tous les développements précédents sur le processus migratoire et le peuplement des peuples du Cameroun Central et Méridional. L'histoire des groupes de populations habitant les régions telles que l'Adamaoua, le Centre, l'Est, le Sud, l'Ouest et le Nord-Ouest serait réécrite et l'on pourrait mieux appréhender les questions d'ethnicité, d'intégration culturelle, etc. En résumé, l'énoncé de cette hypothèse s'articule autour de l'idée que c'est à la suite d'une sécheresse (conditions climatiques) qui aura duré deux décades (à partir de 1870) que les Baare-Tchamba ont quitté leur région de Poli pour se mouvoir dans une dévastatrice entreprise migratoire qui a bousculé nombre de peuples sur trois principaux axes (Centre, Est et Ouest). E. Mohammadou pense que l'invasion Baare-Tchamba a suscité l'émergence de certaines structures centralisées que l'on trouve de nos jours par exemple chez les Bamiléké. Elle justifie historiquement, le lieu actuel d'implantation des populations Béti. Le caractère révolutionnaire de cette hypothèse, qui bouscule les acquis, a suscité nombre de réactions négatives. Elle reste pourtant une entreprise osée qui, bien menée, peut rendre un important service à notre historiographie. À mon sens, elle interpelle une équipe pluridisciplinaire de recherche qui, minutieusement, pourra démêler cette question afin de valider ou invalider l'hypothèse de départ. Plutôt que de verser dans des querelles de clans, les historiens camerounais devraient se mettre autour de cette question de grande historicité.

2.7. Une historiographie à l'image de la communauté des historiens

Enfin, une des tendances majeures de l'historiographie camerounaise est étroitement liée aux historiens eux-mêmes. Les œuvres individuelles occupent encore une place prépondérante. Ce qui signifie que nombre d'historiens travaillent seuls et ne sont

intégrés ni dans une dynamique de groupe ni dans une logique de réalisation de projets de recherche communs. La tradition de la recherche en collaboration est quasi absente et l'on mesure toute la difficulté qu'il y a à faire de la pluridisciplinarité une pratique courante. Chacun fait cavalier seul dans un spectre d'analyse étriqué. Non seulement cet égocentrisme pernicieux est le reflet d'une société minée par la crise qui a substantiellement bouleversé la hiérarchie des valeurs, mais elle traduit, incontestablement, la dynamique carriériste qui gouverne, au quotidien, nos actions et détermine nos rapports sociaux. En réalité, hantés par une volonté d'ascension solitaire, les membres de l'« ethnie » des historiens du terroir s'ignorent mutuellement. Ils s'épient, se suspectent et se neutralisent dans une logique de rapport de forces destructrices. Puisqu'il s'agit, pour l'essentiel, de travaux académiques destinés, soit à l'obtention de diplômes, soit à la promotion professionnelle, la concurrence (déloyale !) guide l'action et chacun protège ce qu'il considère comme étant ses intérêts personnels. Les multiples tentatives en vue de mettre en place une association des historiens camerounais ont jusqu'ici lamentablement échoué. De même que l'initiative de rédiger un ouvrage collectif sur l'histoire du Cameroun reste encore limitée qu'au stade de projet. Pourtant ailleurs (au Togo par exemple), elle a donné lieu à une intéressante synthèse. En outre, la recherche effrénée des postes de nomination aggrave cette tendance narcissique. L'histoire devient à ce niveau un simple strapontin qui est susceptible de propulser son auteur dans les cimes du pouvoir.

Ces caractéristiques tendanciennes de l'historiographie du Cameroun ne constituent pas des permanences inattaquables et statiques. On assiste de plus en plus à une historiographie en mouvement dont la posture actuelle donne lieu à des formes de mutations.

3. Les tendances en émergence

Contrairement à la période 1960-1990, les deux dernières décennies ont enregistré une profonde mutation historiographique qui mérite notre attention. Un véritable saut à la fois qualitatif et quantitatif a caractérisé la période 1990-2010. C'est à la faveur des revendications des libertés exprimées en termes de solidarités primaires et autres replis identitaires que s'est articulée cette transformation du mécanisme de production de l'histoire du Cameroun. Au sein des communautés et dans les cercles du pouvoir, l'histoire a eu un sens nouveau. Elle est devenue un enjeu majeur des luttes politiques et des stratégies de positionnement.

L'historiographie révisionniste est au cœur des tendances nouvelles qui s'observent depuis le début des années 1990. Elle est très éclatée mais ses caractéristiques majeures s'articulent autour de la question de l'ethnicité, du nationalisme, du coup d'État de 1984, de la part prise par le Nord-Cameroun dans le processus de construction de l'État, etc. En outre, l'approche biographique constitue un des axes importants de cette nouvelle dynamique. Dans l'ensemble, une esquisse typologique de cette tendance s'énonce autour d'au moins deux catégories certes non structurées mais de plus en plus articulées : la tendance évangélique et la tendance séculaire.

L'historiographie révisionniste à tendance évangélique est cette forme de production du savoir historien qui est porteur de vérités à la fois immuables et irréfutables. Elle se décline sous un mode prophétique, par révélation et par inspiration. Elle ne s'embarrasse d'aucune précaution méthodologique et dans un élan de condescendance, elle décrète de façon biblique des faits qu'elle considère comme historiques. Dans une posture dogmatique, elle se referme sur des considérations éminemment fétichistes pour produire un savoir qui s'apparente étrangement à un 'idéal type' qui consacre des faits plutôt que de les interpréter de façon critique comme l'exige les règles de l'art de production du discours historien. Le caractère intégriste de cette tendance naissante et sans cesse croissante fait de leurs auteurs de véritables doctrinaires de leur groupe ou communauté qu'ils tentent de défendre becs et ongles. Bien qu'une telle pratique de l'histoire ne soit pas du tout nouvelle, il n'en reste pas moins que dans un contexte de pluralité ethnoculturelle, elle peut être porteuse de germes de destruction massive. Du fait qu'elle se développe en marge de tout discours scientifique, elle rame à contre courant du principe de l'unité nationale et de la stabilité politique. Elle est le chantre d'un ordre de discours téléologiquement pernicieux. Sa grammaire est fascisante et sa rhétorique conflictogène. Le mode d'exclusion sur lequel elle s'énonce force le radicalisme, ce qui, potentiellement peut engendrer une rupture de l'équilibre provisoirement stable qui caractérise le Cameroun actuel. Cette tendance nous rappelle que le « Rwanda est au-dedans de nous » (F. Eboussi Boulaga).

L'historiographie révisionniste à tendance séculaire est quant à elle tendanciellement plus opportuniste. Elle s'inspire des dérives du concept néolibéral de décentralisation et s'articule, non plus seulement autour de la démocratie représentative mais de la démocratie participative. Son mode opératoire rappelle à une exception près une forme déguisée de *subalternity* dans la mesure où des groupes victimes de marginalité historiographique ou de

falsification volontaire, se lancent dans un processus de polissage des écritures de soi. Ils procèdent à un redressement de leur itinéraire historique en opérant une lecture utilitariste (au sens de Jérémie Bentham) de leur trajectoire mémorielle. Le contenu inédit qui en résulte transforme les rapports historiques qu'ils sont supposés avoir entretenus avec les groupes voisins en absurdes antagonismes. Cette lecture à rebours se caractérise par un *épistémê* qui emprisonne ses auteurs dans une binarité nihiliste. Subséquemment, cette démarche étonnement unilatérale se fait inconsciemment l'écho de la théorie des stratégies et tactiques de Michel de Certeau. La posture méthodologiquement éclectique de cette pratique en usage attribue un sens nouveau aux faits historiques dont la lecture présentiste modifie les rapports de pouvoirs. Dans cette logique, émerge une inscription insidieuse dans le concept certes encore brumeux mais déjà opératoire du *Agency*.

Enfin, une observation attentive laisse voir au Cameroun, une historiographie de l'esquive et de l'évitement. De façon volontariste, celle-ci se prive de certains thèmes ou aspects clés de la production historique. Les tabous sociaux sont victimes de censure historiographique. On évite soigneusement les questions d'émotion, de sensualité, d'intimité, etc. Le sacré est hors d'étude, tout comme des rituels que l'on trouve ésotériques et occultes. Certes, il y a pour ces aspects, de sérieux problèmes méthodologiques. Mais le fait de les bannir du champ de la réflexion historiographique est encore plus pernicieux puisqu'il débouche sur une lecture dichotomique des faits qui, à l'origine sont étroitement liés. Comment peut-on par exemple faire de l'approche biographique une entrée si l'on évite de s'intéresser aux émotions, aux sentiments, à l'intimité des acteurs historiques ? Sont-ce là des éléments secondaires qui déterminent peu l'articulation de sa dynamique existentielle ? Autrement dit, certains actes désormais inscrits dans les annales de l'histoire de certaines communautés ne sont-elles pas simplement des formes d'expression des frustrations émotionnelles, des déficits affectifs ou d'une désarticulation sentimentale ? Ces interrogations traduisent, à l'évidence, l'impérieuse nécessité de s'intéresser aux formes en cours d'émergence d'une historiographie rénovée.

3.1 Le « *Big Bang* » des biographies comme genre historique : acquis, enjeux et problèmes

À l'origine vilipendée et systématiquement évacuée du champ de la production historique, la biographie est progressivement devenue un genre privilégié de construction du discours historique. Progressivement, le débat épistémologique sur la pertinence de

l'étude des acteurs comme entrée pour mieux appréhender la dynamique historique a quitté la sphère du principe pour se refermer dans des considérations d'ordre purement méthodologiques. Il n'y a plus de doute que l'étude des acteurs constitue un genre historique tout à fait indiqué et que ce sont des soucis d'ordre méthodologiques qui font l'objet de débat. L'historiographie camerounaise n'a pas échappé à cette évolution. Si de 1960 à 1990, la tendance à la biographie était considérée comme hérétique, il faut se résoudre à l'évidence selon laquelle la période 1990 à nos jours s'est avérée particulièrement féconde en matière de biographie. À notre connaissance, cette nouvelle tendance en faveur de l'étude des acteurs de l'histoire fut, sur le plan local, inaugurée par D. Abwa à travers sa biographie d'A.-M. Mbida. D. Abwa a par la suite poursuivi sa trajectoire scientifique sur le chemin de la production des biographies. Il a entre autres réalisé les biographies de : Commissaires et Hauts commissaires, Sadou Daoudou et Woungly Massanga. Parallèlement à ces travaux de D. Abwa s'est développé un certain engouement en faveur des biographies comme genre historique. C'est avec enthousiasme que nombre d'historiens camerounais ou étudiants d'histoire rédigent et publient des biographies. La mutation a été tellement rapide qu'en un laps de temps, nombre d'ouvrages à caractère biographique jonchent la vitrine des librairies du Cameroun – on note entre autres la biographie de Djoumessi Mathias, Engelbert Mveng, André Woungking, Anne Marie Nzié, Ahmadou Ahidjo, de R. Um Nyobe, de Jean Zoa, Mongo Béti, Christian Ntumi, Ebenezer Njoh Mouélé, Pierre Semengué, Felix Sabal Lecco, Paul Pondi, etc. Par contre il faut remarquer que cette dynamique en faveur des biographies n'est plus simplement le fait d'historiens de métier. Nombre de spécialistes d'autres disciplines s'y sont intéressés (, A. Kom, E. Pondi, J.-B. Baskouda, Ntumi, C. Ateba Eyene) voire quelques professionnels des medias (D. Ndachi Tagne) ou encore des philosophes (Njoh Mouélé).

En outre, plusieurs travaux de recherche académique à caractère biographique (mémoires de DIPES ou de Maîtrise et bientôt thèse de doctorat) sont venus à soutenance. Dans cette nouvelle mutation historiographique qui a fait des biographies son cheval de bataille, l'université de Ngaoundéré s'est particulièrement distinguée en systématisant l'heureuse initiative. En effet, sous l'initiative de M.Z. Njeuma, Thierno Bah, et B. D. Nizésété, les biographies des acteurs de l'histoire du Nord-Cameroun ont constitué la thématique centrale de recherche des étudiants de la première promotion de maîtrise. Cette entreprise pionnière a donné lieu à un numéro spécial de la revue *Ngaoundéré-Anthropos* sur *Les acteurs de l'Histoire du Nord-Cameroun : XIXe XXe Siècle*. Numéro édité par Thierno M. Bah.

Préalablement à son action à Ngaoundéré, Thierno Bah s'était distingué, cinq ans auparavant par une remarquable réflexion à caractère biographique sur E. Mohammadou, l'un des pionniers des traditions historiques du Cameroun. Si le choix de l'acteur au centre de sa réflexion biographique ainsi que sa perspective méthodologique font de l'œuvre de Thierno Bah une entreprise pionnière qui décline une matérialisation de la nouvelle dynamique historiographique et rend possible une sorte d'ancrage méthodologique, il faut dire que la mutation ne s'opère évidemment pas sans écueils.

La biographie constitue, certes une forme d'incarnation des faits et phénomènes historiques, mais le genre biographique reste une aventure méthodologiquement risquée et son développement au Cameroun n'a pas échappé à cette logique. Les travaux biographiques posent, pour la plupart, de sérieux problèmes d'ordres : éthique, épistémologique, méthodologique, etc. Sur le plan purement éthique, certaines affinités entre auteurs et acteurs au centre de la biographie ont, de facto, dévalorisé le contenu de cette dernière. Par leur caractère hagiographique ou dithyrambique, certaines biographies constituent des supports de propagande autant que des entreprises de falsification de la vérité historique. Elles évoquent des formes de blanchiment mémoriel visant à présenter, sous un prisme volontairement déformant et délibérément travesti certains acteurs de l'histoire du Cameroun. La biographie devient un moyen de valorisation du passé des communautés. On scrute les profondeurs historiques pour identifier des figures qui peuvent non seulement devenir des modèles dans une société en quête de repères, mais aussi, on tente de jouer sur les sensibilités émotives de la fratrie pour susciter un élan de solidarité et un motif de mobilisation politique.

Dans la même perspective, certains acteurs de l'histoire du Cameroun jusque-là oubliés sont ressuscités, revalorisés et présentés comme de véritables héros. Dans cette logique, des collaborateurs qui, par leur action ont facilité la tâche au colonisateur sont présentés comme des nationalistes pendant que d'illustres inconnus font leur apparition et deviennent des pôles autour desquels gravitent entrepreneurs politiques, acteurs sociaux et élites. En outre, certaines biographies s'inscrivent dans la dynamique de règlement de comptes politico-historiques. Leurs auteurs s'activent le plus souvent sans convaincre, à consacrer une personnalité en procédant, par action ou par omission volontaire, à l'encensement de son passé afin d'en faire d'elle une véritable icône. De telles perspectives sont outrageuses et pernicieuses.

Il va sans dire que certaines biographies servent plutôt les intérêts stratégiques. Elles confèrent à leurs auteurs un important

capital positionnel ou relationnel. Dans un contexte de quête de positionnement politique, certains auteurs initient des biographies comme moyen d'intégrer un réseau. Dans ce sens, l'entreprise biographique se transforme en instrument de marketing de soi. Ici, l'auteur instrumentalise l'acteur de l'histoire à ses propres fins. La finalité de la biographie dans cette logique sert les intérêts du biographe et non du savoir historique à travers l'acteur au cœur de l'étude.

La mode des biographies est une remarquable évolution dans la production historique au Cameroun. Elle peut toutefois devenir un de ses plus vicieux travers. Pourtant l'approche biographique est l'une des meilleures vitrines qui permettent de lire la dynamique historique d'une société ou d'une communauté. Autour des acteurs de l'histoire se tisse une pluralité de thématiques (Nizésété B.D. et Taguem Fah G.L., 2010). La biographie n'est toutefois pas le seul élément déterminant de la mutation en cours du mécanisme de production de l'histoire du Cameroun.

3.2 Aperçu d'autres axes majeurs de la mutation historiographique

Les mutations historiographiques en cours partent d'un principe théorique et behavioriste pour se décliner en orientation pratique.

Le principe théorique évoque la nécessité d'un redimensionnement épistémologique et d'une révision de notre rapport à l'histoire comme corps de sciences sociales. Il y a, à ce niveau, l'urgence d'une introspection à caractère maïeutique (au sens socratique). En effet, tous les historiens ont pour tâche de poser des questions sur le passé qui est au cœur de leurs études, mais très peu se posent des questions sur eux-mêmes, encore moins sur la représentation qu'ils se font de l'histoire. Ils s'enferment dans des acquis théoriques irréfutables qui les empêchent d'opérer le recul nécessaire à un utile rapprochement critique avec leur discipline. Bien qu'il n'apparaisse pas de façon évidente, le rapport entre historien et histoire me semble assez complexe. La prétendue rationalité qui jusqu'ici a gouverné bon nombre d'historiens est une simple vue de l'esprit. Elle ne peut être fondée que si nous laissons l'histoire nous interroger.

Par ailleurs, à une décolonisation des mécanismes de production de notre histoire doit s'associer un décroisement des paramètres/paradigmes européens qui gouvernent notre univers mental et qui déterminent, pour l'essentiel, notre pratique historique. Dans cette même veine novatrice, un rapatriement innovant du savoir historique s'impose à nous comme un impératif catégorique. Il s'agit, spirituellement d'abord et ensuite pratiquement d'un projet radical de recommencement (Mbembé, 2010) qui ne peut s'opérer qu'à la suite d'une déconstruction de la structure psycho-mentale, des idiomes culturels qui déterminent notre mode de représentation ainsi que du substrat institutionnel qui en constitue le cadre d'expression.

En outre, la décolonisation ci-haut décrite doit paradoxalement se recoloniser par un détour par l'Occident en terme d'investigations pour connaître le substrat anthropo-structurel, qui, en Afrique, a déterminé les rapports sociopolitiques en situation coloniale. Pour faire simple, on constate de nos jours que les débats historiographiques se sont télescopés avec l'actualité politique et que les nouvelles politiques de l'immigration reposent la problématique d'un passé qui refuse de passer. En France, la période coloniale a déterminé, parfois considérablement, les trajectoires et la mémoire de deux générations encore en vie (Alain Chatriot et Dieter Gosewinkel, 2008). De façon réelle, le quotidien de l'Hexagone est largement influencé par les flux migratoires, les interdépendances économiques,

les enjeux et intérêts politico-stratégiques entretenus avec ses anciennes colonies. De plus en plus, les anciennes colonies refont surface dans les débats (A. Chatriot et D. Gosewinkel, 2008) et deviennent, directement ou indirectement, un important enjeu tant sur le plan moral, culturel, économique que géostratégique. Autant de choses qui confirment l'idée selon laquelle la France a décolonisé l'Afrique sans se décoloniser (Mbembe, 2010). L'étrange corrélation entre violence et immigration qui se déroule sous fond d'apartheid est révélatrice de la résurgence conflictuelle de la responsabilité et de la culpabilité de la société française à qui les victimes réclament réparation, dédommagement et même repentance. Dans cette logique inscrite dans les formes de réminiscences coloniales, les rapports historiques de la France avec ses anciennes colonies sont de nos jours une question nationale. Par conséquent, il est absurde de vouloir comprendre les sociétés africaines postcoloniales et les pratiques politiques en cours, sans opérer un détour analytique par la société française qui a secrété le processus colonial. Il serait illusoire de chercher à saisir la dynamique en cours en Afrique indépendamment des facteurs liés aux sociétés occidentales qui ont motivé, suscité et rendu possible l'intersubjectivité en situation coloniale. Il importe de mettre côte à côte distanciation et proximité. Il faut, à la fois décoloniser notre approche et recoloniser notre perspective en opérant un rapatriement analytique des déterminants extérieurs de notre dynamique historique. Nous devons 'lier le bois au bois', en recherchant chez l'autre, dans une démarche dialectique, ce qui, en provenance de lui, s'est associé à ce qui est lié à nous pour bâtir notre identité.

Ceci engendre/induit une dimension behavioriste qui, à son tour, renvoie à la nécessité d'adapter notre comportement à la pratique historienne et de créer une espèce d'*habitus* (au sens bourdieusien du terme).

Il est dommage de constater que jusqu'ici, les pratiques historiographiques en cours au Cameroun se soient très peu inspirées de la littérature. À l'analyse, les travaux d'historiens camerounais qui font référence aux œuvres littéraires sont rarissimes. En réalité, l'exclusion de la littérature du champ de la production de l'histoire nous prive de l'une des sources potentiellement intéressante. En posant des problèmes de leurs temps, les œuvres littéraires fournissent à l'historien, un matériau supplémentaire. En partant par exemple des signes textuels de l'immense œuvre de Mongo Béti, on arrive à saisir la dynamique historique du Cameroun. Il s'y dégage une relation étroite entre discours littéraire et discours historique. Par ailleurs, l'arrière plan culturel qui inspire, instruit et détermine la

production du discours littéraire, constitue incontestablement un élément essentiel dans le processus d'écriture de l'histoire. Comme reflet de son temps, la littérature s'inscrit dans l'histoire dont elle inspire ou analyse la dynamique. Les œuvres littéraires sont, indiscutablement des supports privilégiés d'analyse de notre histoire (Mokam Y.M, 2009). En plus des œuvres de Mongo Béti, les travaux de B. Nanga, C. Monga, A. Tcheuyap, P. Nganang, P. Fandio, A. Kom, etc., sont de plus en plus essentiels pour mieux articuler le discours historiographique sur le Cameroun. Les historiens camerounais sont souvent frileux à lire cette intéressante production pourtant ailleurs c'est la littérature qui a fourni à l'histoire certains éléments de ses grilles d'analyse (Chinua Achebe, Cheik Hamidou Kane, Amadou Hampaté Bâ, etc.).

De même que les prises de vue, l'audiovisuel rentre de plus en plus dans la catégorie de matériaux pour servir à l'écriture de notre histoire. Les photos reproduisent nos rapports de perception, nos rapports au contexte et nos rapports au temps. À ce titre elles sont des documents ou sources pour l'historien. Elles ne sont pas simplement des documents iconographiques muets généralement utilisés à titre illustratif, mais elles sont en elles-mêmes des sources indépendantes et peuvent suffire à saisir des séquences de notre histoire. *Picturing pity* de l'anthropologue norvégienne M. Gulestad constitue à ce titre, un exemple tout indiqué. Pour ce qui est de l'audiovisuel, notre bandothèque ou vidéothèque, s'enrichit tous les jours davantage de documentaires, de films et de diverses créations artistiques originales qui constituent un patrimoine matériel pouvant servir de sources. Les œuvres de G. Doho, Bole Butake, Basseck Bakhobio, D. Kamwa, J.M. Teno, L. Holtedahl, etc. rentrent dans cette catégorie. Par ailleurs, le dynamisme qui a caractérisé la production des documentaires sur le Cameroun au département d'anthropologie visuelle de l'université de Tromsø en Norvège a donné une impulsion aux supports documentaires audiovisuels. Il faut ici rendre hommage à L. Holtedahl qui a passé les trois dernières décennies à construire une coopération (entre le Cameroun et la Norvège) qui a servi de pôle privilégié d'intégration pluridisciplinarité dynamique.

L'effort d'exploitation des nouveaux matériaux comme sources à part entière - et non simplement comme document iconographique - commence à inspirer des travaux d'étudiants (C. Amina Djouldé : 2009). Bien plus, en faisant de la pictographie de la charge une entrée pour analyser la dynamique politique et les rapports de pouvoirs, Amina Djouldé (2017) nous conduit sur le chemin d'une innovation heuristique. Cependant il reste encore à entreprendre un travail méticuleux de sensibilisation afin que ceux des historiens qui

s'engagent dans la voie des sources nouvelles ne soient simplement pas bannis de l'ethnie des historiens par des « puritains » et autres défenseurs de l'orthodoxie qui, de façon nombriliste continuent à s'accrocher aux sources classiques (archives, témoignages, archéologie, etc.).

De la bonne exploitation de ces sources nouvelles ainsi que leur confrontation ou croisement avec les sources classiques, dépendra l'élaboration de thématiques nouvelles de l'historiographie du Cameroun. En effet, comme d'ailleurs bon nombre de disciplines en général et des sciences sociales en particulier, l'histoire (qui a pour vocation de s'intéresser aux mutations), n'échappe pas elle-même à la mutation. Une dynamique de redimensionnement épistémologique engendre une transformation historiographique qui implique à son tour l'intégration des thèmes nouveaux dans les champs d'étude des historiens. Je m'hasarderai à piquer dans le vif quelques unes de ses thématiques, sans prétendre à l'exhaustivité.

Nizésété B. D. a patiemment constitué au cours de la dernière décennie une « écurie » composée d'étudiants intéressés par l'histoire du patrimoine (Nizésété, 2013). Il y a là un domaine d'étude extrêmement fécond et cet effort certes déjà louable mais encore embryonnaire du fait des conditions matérielles de travail, mérite d'être poursuivi. Il est de nos jours facile de constater que le patrimoine est de plus en plus un marqueur identitaire. Il constitue, incontestablement, un enjeu essentiel dans le processus du développement. Il confère notre exception culturelle dans un monde hanté par une globalisation dévorante. Le patrimoine nous situe par rapport à nous-mêmes, par rapport à notre passé et par rapport aux autres.

En plus du patrimoine, je citerai également les médias qui ont longtemps été victimes d'une « ségrégation historiographique » au Cameroun, autant comme objets d'étude que sources de l'histoire. Les travaux de Francis Fogué Kuaté (2015 et 2013 avec Amina Djouldé) permettent de redynamiser ce champ d'étude, qui mérite d'être mieux investigué par les historiens camerounais, au regard des nouvelles perspectives qu'il offre, notamment dans l'analyse de la dynamique politique du Cameroun depuis l'indépendance.

Il y a des domaines que l'on peut, à juste titre qualifier de branche morte de l'historiographie du Cameroun. L'histoire de la mémoire, l'histoire des mentalités, l'histoire du sexe, l'histoire des émotions, le *family history*, l'histoire des sciences, l'histoire de la marginalité, l'histoire de la justice et histoire du droit, l'histoire de l'état civil, etc. n'ont même pas encore été effleurées. Pourtant, elles constituent des champs d'intérêt devenu à « la mode » dans certains

pays. L'histoire du genre commence à attirer l'attention de quelques historiens mais elle reste prisonnière de la perspective féministe à caractère militant qui effrite sa scientificité. Par ailleurs, quelques éléments épars de l'environnement commencent péniblement à être intégrés dans des travaux mais l'histoire de l'environnement attend encore d'être systématisée. Dans un contexte où, par la force des choses, le discours en faveur de la lutte contre le changement climatique interpelle les spécialistes des sciences sociales, l'histoire de l'environnement mérite plus qu'une portion congrue. Elle est, en outre un outil indispensable pour mieux articuler l'enchevêtrement des rapports entre crises sociopolitiques et environnement. Elle intègre entre autres, l'écologie historique, l'écotone, l'histoire des zones protégées, des parcs, des fauves et de la flore.

La montée d'une civilisation urbaine exige un redimensionnement de l'approche de l'histoire urbaine. Les historiens doivent s'intéresser aux nouvelles formes de mobilité liées à la nécessité de survie, à la dégradation sans cesse croissante de l'environnement, à la mauvaise gouvernance ainsi qu'aux nouvelles formes de violence et de conflictualité. Dans cette logique, émerge l'histoire culturelle comme champ impératif de recherche. La mutation en cours ressemble à une révolution. Elle touche la vie de tous les jours, les formes de communication, les modes d'expression des joies et des inquiétudes, les pratiques langagières, les modes vestimentaires et alimentaires, les nouvelles formes de solidarité, etc. Elle débouche sur une civilisation qu'il faut décrypter dans sa dynamique nouvelle mais aussi à partir de la longue durée. Il faut articuler, dans notre historiographie, l'histoire sociale et l'histoire culturelle. Ceci ne doit pas négliger l'histoire des pratiques sexuelles et l'histoire des nouveaux rapports au divin.

En réalité, les dernières décennies du XXe siècle et le début du XXIe siècle ont enregistré une véritable révolution sexuelle qui interpelle les spécialistes des sciences historiques. Non seulement le discours contre le Sida a progressivement modifié nos perceptions de la sexualité, mais des pratiques nouvelles se sont introduites. Elles tendent à changer de façon quasi radicale, non seulement les rapports de genre mais aussi les modes d'action de notre libido. Bien plus, nos rapports sociaux ne sont, pour un degré plus ou moins important, que le reflet de nos frustrations ou de nos satisfactions sexuelles. Une nouvelle moralité sentimentale travaille notre société. Elle n'épargne même pas ceux qui sont supposés incarner l'autorité morale. Viol en masse, pédophilie, zoophilie, homosexualité, sodomie et autres nouvelles pratiques sexuelles souvent déviantes doivent, aller au-delà des « structures du péché », pour être examinées comme de formes

nouvelles de rapport au corps, elles mêmes parties intégrantes d'une mutation profonde et inédite. Seul un examen dans le long terme peut permettre de démêler le phénomène en cours afin de dégager le sens et la signification des transformations qui s'opèrent sous nos yeux.

Enfin, les historiens n'ont accordé qu'une distraite attention au nouvel imaginaire de la croyance ainsi qu'aux formes nouvelles de solidarités spirituelles qui émergent dans nos communautés. Les apparitions de la Vierge Marie tout comme le phénomène Père Suffo à Yaoundé, Marie Lumière et Mallah à Douala n'ont été perçus que comme des épiphénomènes. Ils traduisent pourtant la profondeur des transformations de notre imaginaire tout comme la mutation de nos rapports au transcendant. Si ces quelques exemples sont pris sur le plan local, il n'empêche que la nouvelle dynamique en cours en faveur des églises réveillées est symptomatique du phénomène de transnationalité. C'est fascinant de voir le travail qui, chaque jour est opéré par des églises dites pentecôtistes qui ne sont, dans la majorité des cas que des branches locales de mouvements internationaux. Qu'est ce que cela traduit dans l'articulation du local et du global, de la proximité et de la distanciation ? Peut-on véritablement les comprendre sans au préalable faire appel à leurs déterminants historiques et leur fondement sans lesquels ils n'auraient jamais pu s'enraciner ? C'est à ce niveau que le travail de l'historien intervient comme œuvre préalable à toute tentative d'interprétation.

Conclusion

Bien qu'analysé à grands traits, cet inventaire de la dynamique historiographique du Cameroun montre une évolution de la production étroitement liée aux hoquets de la vie sociopolitique avec ses zones de brouillard, ses succès et ses stratégies d'invention. Notre pratique historiographique est à l'image de notre société. Elle est de nature éclatée et elle manque de visibilité. La bastille historiographique attend encore d'être prise. L'histoire est une affaire très sérieuse pour être laissée entre les mains des seuls historiens (Edouard Glissant). Elle doit s'ouvrir aux autres disciplines qui peuvent contribuer à l'œuvre de production historique. Il faut, à partir des angles disciplinaires variés, interroger notre rapport à notre passé. Mais c'est aux historiens de donner à l'historiographie du Cameroun une ligne directrice et des moyens adéquats. L'historiographie du Cameroun doit se défaire de ses pesanteurs autant que de ses formes de résistance afin de donner au Cameroun la possibilité de se réapproprier son histoire. L'histoire doit pouvoir répondre aux défis qui l'interpellent et les historiens doivent se donner

pour tâche de transformer d'anciennes réponses en questions nouvelles.

Bibliographie sélective

Abolade Adeniji, « L'historiographie africaine, l'historiographie universelle et le défi de la mondialisation », *Bulletin CODESRIA*, n°1 et 2, Dakar, pp.82-86.

Abwa D., 1994, *André-Marie Mbida. Premier Premier ministre*, Paris, L'Harmattan.

Abwa D., 1998, *Sadou Daoudou parle*, Yaoundé, Presses de l'UCAC.

Abwa D., 1998, *Commissaires et Hauts-Commissaires de la France au Cameroun. Les hommes qui ont façonné politiquement le Cameroun 1916-1960*, Yaoundé, PUY.

Abwa D., 1994, « Commandement européen, commandement indigène au Cameroun sous administration française », Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Yaoundé 1.

Ampina Djouldé C., 2009, « caricature et politique au Cameroun de 1974 à 2008 », mémoire présenté en vue de l'obtention d'un Master en histoire politique, Université de Ngaoundéré.

Amina Djouldé C., 2017, « Caricature et politique dans le Cameroun post-colonial (1960 à 2012) », Thèse présentée en vue de l'obtention d'un de Doctorat / Ph.D en Histoire politique, Université de Ngaoundéré.

Bah T.M., 2007, « L'œuvre d'Eldridge Mohammadou, sa contribution à l'Historiographie du Cameroun », *Terroirs*, 3-4, pp. 41-60.

Bah T.M., 8-11 Décembre 2003, « Quel cadre géographique pour l'histoire de l'Afrique ? Plaidoyer pour une dimension régionale », Conférence commémorative du 30^e anniversaire du Codesria, Dakar.

Bah T.M., 1998, *Acteurs de l'histoire du Nord-Cameroun : XIXe et XXe Siècles*, *Ngaoundere-Anthropos*, *Revue des sciences sociales*, vol III, n° Spécial 1.

Bah T.M., « Le facteurs peul et les relations interethniques dans l'Adamaoua au XIXe siècle », in Boutrais J. (Ed.), 1993, *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)*, Paris, Orstom.

Bayart J.-F., 1985, *L'État au Cameroun*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politique.

Bogumil Jewsiewicki, 2001, « Pour une pluralité épistémologique en sciences sociales », *Annales, histoire, sciences sociales*, 56^e année, 3, pp.625-641.

Bruguière A., 1986, *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, PUF.

Chatriot A. et Dieter Gosewinkel, « Introduction/Einleitung : Les traces du colonialisme. L'historiographie en France et en Allemagne », Colloque de Berlin, septembre 2008, inédit.

Cooper F., 2005, *Colonialism in question: Theory, Knowledge, History*, Berkeley, University of California Press.

Croce Benedetto, 1968, *Théorie et histoire de l'historiographie*, Genève, Librairie Droz, (Traduit de l'italien par Alain Dufour).

- Devauchelle I.; Miqueu Ch.; Vasset S.; Lachenal G. ; Tébbakh S. et Sèbe B., (Oct.-déc. 2006), « Comment écrire l'histoire contemporaine en huit questions ? », *Revue d'histoire*, N° 92, pp. 191-193.
- Diouf M., 1998, « Des historiens et des histoires, pourquoi faire?, Table ronde réécriture de l'histoire », 9^e Assemblée générale du Codesria, Dakar.
- Fogué Kuaté F.A., 2015, « Economie politique de la presse écrite au Nord-Cameroun postcolonial », *Studia Politica : Romanian Political Science Review* 15 (2015), 2, pp. 265-287.
- Fogué Kuaté F.A. et Amina Djouldé C., 2013, « Analyse historique de la presse satirique francophone au Cameroun de la période coloniale au début du XXI^e siècle », *Ridiculosa, hors série : la presse satirique dans le monde*, pp. 407-429.
- Gildea R., 2015, *Fighters in the Shadows. A New History of the French Resistance*, Massachusetts, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge.
- Hamadou Adama et Bah T.M., 2001, *Un manuscrit arabe sur l'histoire du royaume de Kontcha dans le Nord-Cameroun (XIX^e-XX^e siècles)* Rabat, Institut des études africaines, Université Mohamet V.
- Mbembé A., 2010, lire <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=9751> , *Africulture* du 6/10/2010.
- Mbembé A., 2000, 'A propos des écritures africaines de soi', *Politique africaine*, N° 77, pp. 44-53.
- Mbembe A., 2001, *On the Postcolony*, Berkeley, University of California Press.
- Mokam Y.M., 2009, « L'œuvre post-retour d'exil de Mongo Béti », Ph.D. Thesis, University of Arizona, Tucson.
- Mohammadou E., 1990, *Traditions historiques des peuples du Cameroun central*, vol. 1, Tokyo, ILCAA,.
- Mohammadou E., 1991, *Traditions historiques des peuples du Cameroun central*, vol. 2, Tokyo, ILCAA.
- Muller J.C., 2007, *Life begins at Fifty: African Studies Enters Its Age of Awareness*, *African Studies Review*, vol. 50, Number 2, pp. 1-35.
- Njeuma M.Z., 1978, *Fulani hegemony in Yola (Old Adamawa): 1809-1902*, Yaoundé, Ceper.
- Nizésété B.D. et Taguem Fah G.L., 2010, 'Thématiques de recherche autour de quelques acteurs de l'histoire contemporaine du Nord-Cameroun', *African Humanities*, N°1, pp. 11-57.
- Nizésété B.D., 2013, *Apports de l'archéologie à l'histoire du Cameroun. Le sol pour mémoire*, Paris, L'Harmattan.
- Saibou Issa, 2010, *Les coupeurs de route. Histoire du banditisme rural et transfrontalier dans le bassin du lac Tchad*, Paris, Karthala.
- Taguem Fah G.L., 2001, « Le facteur peul, l'islam et le processus politique au Cameroun d'hier à demain », *Islam et Sociétés au Sud du Sahara*, 14-15, pp.81-98.
- Taguem Fah G.L., 2009, « Dealing with Africom : The Political Economy of Anger and protest », *Journal of Pan African Studies*, Special issue on Africom by G. Lysias. (Guest Editor).

Taguem Fah G.L., 2007 « The War on Terror, the Chad-Cameroon Pipeline and the new Identity of the Lake Chad Basin», *Journal of Contemporary African Studies*, Vol. 25, Issue 1, (January 2007), pp.101-117.

Taguem Fah G.L., « Globalization, Imperialism of Knowledge and Epistemological Marginalization», 3rd Congress of African Historian, Bamako, September 2001, Unpublished.

Tshikala K. Biaya, « Dérive épistémologique et écriture de l'histoire de l'Afrique contemporaine», *Politique africaine*, n°60, décembre 1995, pp. 110-116.